Xavier Xanton

LES ARYENS

Editions Saeta

LES ARYENS

16. Y2
54680

Xavier Xanton

LES ARYENS

823
726488

Editions Saeta

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

© Editions Saeta - Angoulême
Dépôt légal 3e Trimestre 1989
I.S.B.N. 2-906811-06-8

Note de l'Auteur

Dans les cas où cela était possible sans rendre la lecture difficile, j'ai utilisé l'orthographe la plus étymologique possible. Ainsi, forsené, pour ne citer qu'un exemple parmi bien d'autres.
De même, pour les noms propres, j'ai utilisé une forme différente pour tous les cas d'apostrophe ou d'interpellation. Les noms en « s » l'ont perdu, les noms en « us » sont devenu des noms en « ou », exemple « Dyeus » devenu « Dyeou ! », et « Regs » devenu « Reg ! ».
Un lexique, à la fin de chaque ouvrage, explique les vocables indo-européens employés. Nous rappelons qu'il s'agit de restitutions.

Au retour de sa chasse, cuisse ouverte et boitant bas, il avait appris la honte infligée aux siens. Aussitôt, faisant fi de sa blessure, il s'était mis en route, sans demander d'explication, ni chercher à en savoir plus long. L'honneur à venger ne souffre pas l'attente.

Pour mener à bonne fin sa quête, il n'avait à sa disposition qu'un nom : Kleworegs, roi du clan du Cheval ailé.

C'était le nom de sa cible. Il n'avait besoin de rien d'autre.

... Il prit sa piste.

Il regrettait de ne pas avoir été là le jour de l'offense. Il aurait su, il en était sûr, empêcher qu'elle ne fût commise.

Il se souvenait du temps d'avant... Comme tout était si morne, et comme il s'ennuyait.

Pourtant, tout autour de lui, et à son insu, le monde fourmillait d'événements. Mais demande-t-on à celui qui vit dans un village insignifiant et loin de tout de connaître les arcanes du siècle et les secrets des rois ?

Aux premiers jours.

De la tête aux pieds, le jeune guerrier fuyant par la plaine n'était que sang. A le voir courir, les cheveux collés, raidis en épaisses touffes poisseuses, le visage tiré sous la crasse couche de plaques noirâtres de sève coagulée, les vêtements imprégnés de la rouge liqueur, on ne pouvait manquer d'imaginer une proche tragédie, un de ces massacres aveugles et sans nom qui ne peuvent réjouir que les corbeaux. Pour avoir ondoyé l'homme d'autant de sang, le sien, celui de ses compagnons et, on pouvait l'espérer pour sa gloire de manieur de glaive, celui de bon nombre de ses ennemis, il fallait supposer un combat sans merci ni quartier, où les coups les plus féroces avaient été prodigués, où le parti vaincu avait eu les siens exterminés sans recours. Ce fuyard isolé surprenait.

L'homme ne fuyait pas. Il avançait à petites foulées, sans trêve, soucieux de s'économiser, mais ne prenant ni répit, ni repos. Dans la tête une seule préoccupation. Rencontrer, aussi vite que possible et en tout cas avant que ses assaillants ne se soient trop éloignés avec leur butin, une troupe de ceux de sa race. Jusqu'à ce moment, il se l'était juré, il ne devait cesser de courir.

Il était impératif qu'il croise un parti des siens avant la nuit, tant il était à craindre que passé ce délai, les touraniens maudits n'aient réussi à prendre trop de champ pour qu'on puisse avoir espoir de les rattraper. En courant à ce rythme, l'homme savait qu'il pourrait tenir son serment et ne devrait pas, fauché par la fatigue, s'écrouler en laissant les ennemis prendre une avance supplémentaire. Chacune de ses foulées le menait vers la vengeance. La moindre pause eût été sacrilège.

Dans sa course, le guerrier se remémorait les événements qui l'avaient amené là, le cœur empli de honte et de colère, le corps couvert de sang. Il aurait bien voulu que tout ce sang soit celui de ses attaquants, mais savait quelle était la réalité, et cette sève de vie maintenant enfuie lui semblait un acide qui, passant à travers sa peau, venait lui ronger et lui brûler l'âme. Pour s'en laver, il devrait se baigner dans le sang du dernier de ses assaillants, sous peine de devoir sentir cette morsure à jamais. « Encore un effort, les tiens ne peuvent manquer d'être tout près. Cours, cours, comme si ta vie en dépendait ! Et elle en dépend. La vie de l'homme qui n'a pas vengé ses compagnons ne mérite plus de porter ce nom. »

Il se souvenait de tout, et se le repassait dans la tête, de peur d'en perdre le moindre détail. Il revenait, avec ses compagnons et tous ceux de son campement, d'une campagne — la première où il avait eu le droit tant espéré de combattre — aux plantureux butins. A leur tableau de chasse n'avaient manqué ni prisonniers à l'air farouche, mais que la captivité saurait adoucir, ni chevaux agiles, ni gras bovins. Il fallait y ajouter des peaux, des vivres, quelques bijoux et du sel, ainsi que les idoles honorées par les captifs. Ces statuettes grotesques n'avaient, par elles-mêmes, aucune valeur, mais c'était pourtant une des prises dont ils étaient le plus fiers. Elles allaient témoigner, comme trophées, de la vaillance de ceux qui les avaient arrachées à leurs adorateurs et leurs servants. Et si on avait immolé sur leurs

autels d'infamie des victimes de tribus tombées sous leur domination, celles-ci devaient se sentir vengées et sauraient aider les ravisseurs par des songes où elles viendraient se glisser.

Le petit groupe se sentait en sécurité, et la richesse du butin rendait sereine et légère l'âme de ses guerriers. S'ils avançaient bien lentement, avec femmes et enfants à la traîne, cela ne leur pesait guère. Les dieux les avaient favorisés et on ne voyait pas pourquoi ils changeraient brutalement d'avis. Les hommes de la tribu avaient pour eux le plus profond respect et il ferait beau voir qu'une des nombreuses divinités du ciel ou de la terre ose prétendre le contraire. Pour prix de son ingratitude, le feu cesserait de brûler sur ses autels, et nul ne lui sacrifierait plus. Elle aurait vite fait de revenir à de meilleurs sentiments !

La troupe arrivait maintenant tout près d'un petit ensemble de bosquets. Le coureur ne savait pas quelles étaient à ce moment les pensées de ses compagnons, mais il se souvenait très bien — et d'autant mieux que c'était son dernier souvenir agréable — qu'il voulait demander à son chef de lui réserver au cours du partage une jeune prisonnière, belle comme soleil, mais sale comme truie, dont il comptait bien faire sa servante. Il ne doutait ni de son accord, ni de l'approbation de ses compagnons. Il avait accompli suffisamment d'exploits personnels, à l'occasion de sa première campagne guerrière, pour que ce plaisir lui soit accordé. Nul ne conteste à un combattant courageux une exigence raisonnable. Il songeait déjà qu'une fois lavée et débarrassée de sa vermine, la fille pourrait être de très plaisante compagnie.

Soudain, un hurlement avait retenti.

Les ennemis en embuscade avaient attendu que la tribu soit bien engagée au milieu des bosquets, là où manœuvrer est quasi impossible. Ils s'élançaient maintenant, en un discordant concert de cris et d'imprécations, tandis que leurs archers entreprenaient de la cribler de flèches, de ces flèches barbelées à l'extrémité

semblable à une arête de poisson, qu'on ne peut retirer qu'en emportant un morceau de chair avec elles. D'autres assaillants lançaient leurs javelots, à la pointe barbelée comme celle des traits, et aussi perfides qu'eux. Le reste de la troupe ennemie se précipitait, l'épieu ou le court poignard de silex à la main. Les épieux s'enfonçaient dans les chairs, le silex mince comme une feuille les déchirait. De rose, les perspectives étaient devenues rouges et noires. Le jeune guerrier avait saisi son arme et s'était jeté contre les attaquants, au sein ardent du combat.

Il se rappelait quelle fureur l'avait envahi, dans quel tourbillon il s'était laissé entrainer. Il avait frappé, sa lame avait fouillé les ventres des ennemis, tranché des gorges forcées à s'offrir par sa rage homicide. Tue, tue, tue ! Ce cri résonnait dans sa tête, et il lui semblait qu'il ne se tairait qu'à la mort du dernier assaillant.

Soudain, tout était devenu noir.

Il s'était réveillé il ne savait combien de temps après. Tout était toujours aussi noir, avec seulement quelques stries rouges, et, à part les cris des choucas, horriblement silencieux. Il avait tenté de remuer, mais si ses muscles répondaient bien, il sentait au dessus de lui une pesanteur qui semblait vouloir lui interdire de se mouvoir jamais. Il avait fini par se libérer un bras et, moitié poussant, moitié tirant, avait réussi à s'ouvrir une trouée. Il agitait sa main, et pouvait constater que le vent soufflait dessus. Il tentait de mieux écarter, et plus largement, ses paupières, collées par il ne savait quoi. Il se souvenait vaguement, et par bribes aussi légères et effilochées que certains petits nuages de beau temps, qu'il s'était passé quelque chose d'important, de grave, de tragique. Il lui semblait même se rappeler qu'il y avait participé. Mais pourquoi fallait-il que ce soit si vague, si ténu ? Pourquoi sa mémoire devait-elle rester engluée comme il l'était lui-même au milieu de tous ces cadavres sanglants dont la masse l'emprisonnait.

Les cadavres ! Il se souvenait de tout maintenant. Il avait fini par ouvrir les yeux, et le regrettait presque.

Un tel carnage ! Il commença à se dégager du charnier où il était resté — il saurait bientôt pendant quelle durée — enseveli. Il y voyait enfin clair et put, très rapidement, s'extraire du monceau de cadavres des siens et aussi, les dieux en soient remerciés, de leurs ennemis.

Il se tenait debout, et contemplait le charnier. Guerriers, vieillards, femmes, enfants, ennemis, tous étaient entassés, et il se demanda comment il avait bien pu ne pas étouffer sous leur amoncellement. Il se regarda, et pensa un moment, au vu de la couleur de sa peau, qu'il avait été écorché vif. Mais il ne ressentait aucune douleur et comprit vite qu'il ne s'agissait que de sang répandu. Il avait même été si peu écorché que les assaillants lui avaient laissé ses vêtements. Tout étonné, il se palpa. Les touraniens — il l'avait souvent entendu de la bouche des vieillards qui racontent les légendes et les récits héroïques autour des feux — ont coutume de mutiler leurs victimes. Ils leur coupent les oreilles pour s'en faire des trophées et la virilité parce qu'ils supposent qu'un homme ainsi diminué ne sera pas admis au séjour des dieux ; au mieux, ils les dépouillent et les dénudent. Et voilà qu'il était intact, ou du moins entier. Un moment, se caressant la tempe, il avait cru, au toucher de sa chair à vif, qu'on lui avait arraché l'oreille. Il avait été bien vite détrompé. Il s'était rendu compte que cette plaie n'était rien d'autre que la trace du coup qui l'avait étendu à terre, raide comme un bâton, et le laissait encore abasourdi.

Le guerrier continua à se tâter. Il se rendit compte, en peu de temps, qu'à part cette blessure qui, en laissant l'ennemi croire à sa mort, lui avait sauvé la vie, il n'avait aucune plaie importante. Encore tout surpris d'avoir eu son corps épargné, contrairement à nombre de ses compagnons, il comprit sa chance en revenant au tas de cadavres qui l'avait protégé. Au moment de ce qui devait être l'assaut final, les siens s'étaient retrouvés à faire le dernier carré tout autour de son corps et étaient tombés sur lui, le masquant plus ou moins à la

fureur dépeceuse des ennemis. Pressés, ceux-ci n'avaient pas vraiment pris le temps de retourner les cadavres pour s'emparer de tous leurs biens et avaient paré au plus important, ne s'attardant à dépouiller et à mutiler que les mieux vêtus et ceux qui semblaient être les chefs. En auraient-ils eu le loisir que devant son jeune âge, il y auraient renoncé, jugeant sa fourrure miteuse indigne de leur butin et ses oreilles ourlées comme celles d'une femme pas plus dignes de figurer au nombre de leurs trophées. Le butin dans les chariots et les ornements pris sur les chefs, à eux seuls, justifiaient les risques de cette attaque menée loin de leurs territoires les plus sûrs. Ils n'allaient pas y rester un instant de plus que nécessaire pour une vieille fourrure pleine de sang et le douteux plaisir d'essoriller un adolescent. Il leur fallait partir, et vite, en prenant juste le temps de faire un tas des cadavres pour honorer les morts au combat.

Le guerrier tomba à genoux. Il avait compris le message des dieux. S'ils l'avaient laissé vivre, c'était pour la vengeance et pour laver l'affront. Ils avaient ordonné. Il obéirait. A l'instant.

Il se pencha pour observer les traces. Celles des roues des chariots étaient bien visibles sur le sol, et, sauf pluie violente et prolongée, on ne risquait pas de les perdre. Il leva ensuite le regard vers le ciel, et le soleil lui dit qu'il avait dû rester évanoui pendant environ trois pas de Sawel. Les bouses encore chaudes, laissées par les bœufs tirant les chariots, l'avertirent que les derniers ennemis étaient parti depuis sans doute trois, voire quatre, fois moins longtemps.

Il avait constaté cela, et bien d'autres détails que tout guerrier apprend, dès sa prime enfance, en écoutant les hommes d'âge et d'expérience qui transmettent leur savoir aux plus jeunes quand ils ont compris que pour eux était fini le temps des combats, mais qu'ils pouvaient encore être utiles à leur clan en formant la jeunesse avide d'égaler ses aînés... Et il s'était mis à courir. Là vers où il dirigeait ses foulées, il trouverait des guerriers de sa race, leur ferait le récit du malheur de

son clan, et leur demanderait la vengeance. Pourvu que le prochain groupe qu'il rencontre soit assez puissant et riche en hommes forts et vaillants ! Il savait que ses assaillants avaient perdu beaucoup d'hommes, et que de nombreux blessés parsemaient leurs rangs, mais une bonne troupe serait la bienvenue. Il ne s'agissait pas d'un raid, mais de faire payer le prix du sang.

L'homme courait. Le soleil était de plus en plus bas, les ombres de plus en plus allongées, et il courait. Bientôt la nuit — où nul n'ose se déplacer par crainte des puissances hostiles qui y rodent, où la vie, comme les hommes, est assoupie — allait venir. Les muscles de ses jambes n'étaient plus que douleur, son souffle un brasier qui lui desséchait les poumons. Il courait. Il courrait jusqu'à ce qu'il rencontre les siens, et qu'ils lui fassent le serment de venger ses compagnons. Après, il serait toujours temps de songer à la souffrance... Après.

La pluie vint lui rafraîchir le gosier, une pluie battante, circonscrite à un étroit périmètre, et d'autant plus forte qu'elle n'arrosait qu'une faible surface. Elle ravinait la couche de sang séché sur son visage, lavant les failles où elle s'était craquelée et lui faisant un masque étrange, où des ilots noirâtres subsistaient sur la peau bronzée. Le guerrier vit dans ces circonstances un encouragement des dieux. Il respirait mieux, maintenant, et sa course reprit une ardeur nouvelle. Malgré la tombée de la nuit, il décida de continuer, quitte à en affronter les forces mauvaises. C'est à ce prix qu'il trouverait un village et pourrait venger les siens.

Courir, courir encore, courir à en mourir. La nuit était déjà tombée, depuis une heure au moins, et le guerrier désespérait. Il était sûr, pourtant, que les dieux désiraient que son clan soit vengé. En un éclair, il crut comprendre. Les dieux le voulaient lui aussi, et il n'aurait que le temps de mettre ceux de sa race sur la piste de ses assaillants avant de périr... Eh bien, qu'il en soit ainsi !

Cachés jusqu'à présent par une petite levée de terre qu'il venait tout juste de dépasser à cet instant, des feux

apparurent dans le lointain. Certain que les dieux venaient de l'exaucer, car il ne pouvait s'agir en cet endroit que d'un camp de son peuple, il se dirigea vers eux. Bien vite, des aboiements retentirent dans le *rewos*, et il vit des molosses se précipiter à sa rencontre, mâchoires ouvertes à tout déchirer. La pluie battante avait beau avoir lavé son visage, il devait ressembler à une pièce de viande, et ils allaient le dévorer. Un ordre retentit et les mâtins se mirent à l'arrêt. On lui cria de ne plus bouger.

Le guerrier reconnut les mots. Il était arrivé. Si les dieux voulaient de lui, ils n'avaient plus qu'à le prendre.

Mais qu'ils le laissent, auparavant, délivrer son message.

Deux fois déjà, le guerrier avait dû narrer son aventure au chef de guerre qui l'avait accueilli. Celui-ci n'était pourtant pas encore totalement satisfait. Il continuait à l'interroger, à le presser de questions, avide de tout comprendre et de ne perdre aucun détail du déroulement de l'engagement. Conscient que chaque point pouvait être important, le rescapé essayait d'avoir réponse à tout. Il avait senti combien le chef des combattants du clan qui le recevait avait à cœur d'accomplir son devoir de vengeance, et il se montrait disposé à tout faire pour qu'il la mène à bonne fin. Plusieurs de ses compagnons, assis à ses côtés, écoutaient l'adolescent et y allaient parfois, eux aussi, de leur question. Certaines, au début, lui semblèrent étranges. Mais — le survivant s'en rendit bien vite compte — même les plus apparemment anodines, voire stupides, se révélaient pertinentes. Toutes témoignaient, de plus, de leur sens et de leur science du combat.

L'homme qui avait couru se sentait bien. Les dieux s'étaient montrés ouverts à ses prières. Ceux chez qui ils l'avaient envoyé semblaient connaître l'art de la guerre plus que personne au monde, et avaient l'air de l'aimer. Et contrairement à la plupart des guerriers, ils ne semblaient pas être hommes à partir à l'aveuglette.

N'eût été leur aspect de bons vivants, le rescapé aurait pu croire qu'il avait en face de lui Thonros et sa cour pour confidents. Mais le dieu des combats n'aurait pas eu besoin de poser toutes ces questions, d'éclaircir tous ces points de détail ; il n'aurait pas eu à ses côtés un guerrier faisant couler par terre la moitié de l'hydromel qu'il buvait, ni un autre avec la morve au nez, et se l'essuyant régulièrement de la manche. Qu'importe, le grand dieu de la guerre avait mis sur sa route ce qui semblait se faire de mieux comme combattants. Cela se voyait à la beauté de leurs servantes, qui faisaient passer celle qu'il avait désiré pour une maritorne, et à l'abondance des bijoux leur enserrant le col et les poignets. Il était douteux que ces hommes aient jamais connu la défaite.

De tels hommes n'ont peur de rien, et ce n'est pas sans frémir — non de crainte, mais du plaisir anticipé de l'écrasement des bourreaux des siens — que le rescapé entendit le chef de guerre ordonner à ses compagnons de partir en direction des campements les plus proches, pour leur demander de se rallier à lui. Butin considérable et sang à laver étaient au programme, lâche et indigne qui n'oserait se joindre à ses forces ! Ses messagers partirent dans la nuit, et le survivant revint à son idée première. Sous le mesquin déguisement de l'humaine nature, les dieux de la guerre étaient devant lui. Il ne doutait plus d'être mort, mais sa vengeance serait accomplie.

... Mais est-ce un dieu qui vous dit, en se pinçant le nez, que vous puez le cadavre et qu'il faut aller vous laver ; est-ce un dieu qui vous laisse un cruchon d'hydromel et vous conseille de le boire à petites gorgées, pour éviter de vous étouffer ? Les dieux n'ont pas coutume de montrer cette sollicitude vis-à-vis des hommes. Il était vivant ! Devant lui, souriant, se tenait le vengeur des siens, le fléau de leurs assassins. Il n'en doutait plus maintenant: homme ou dieu, celui qui lui faisait face les vengerait.

Epuisé par sa course, le jeune guerrier avait dormi. La fatigue avait dû l'anesthésier. Contrairement à ce qu'il avait craint, et qui lui avait fait retarder, malgré son épuisement, le moment de se livrer au sommeil, il n'avait pas rêvé. Peut-être l'horreur de ce qu'il avait vécu avait-elle à jamais coupé en lui cette faculté ? Il avait tout lieu de s'en féliciter, tant l'avait effrayé la perspective de revivre dans son sommeil le calvaire de son clan.

Le soleil était déjà haut quand le bruit de la furieuse activité régnant dans le campement le réveilla... à moins que ce n'ait été la bonne odeur de viande grillée, dont un plat empli à ras bord trônait à son chevet. Il se jeta dessus en guise de petit déjeuner, sous les regards mi-ironiques, mi-attendris de deux colosses qui, il l'apprit plus tard, étaient les gardiens d'armes du guerrier commandant au combat à toute la troupe si affairée. Malgré leur aspect de brutes, le jeune homme ne douta pas un instant qu'ils ne fussent de braves cœurs. On a jamais vu un homme mesquin et d'esprit cruel sourire à l'appétit d'un affligé. Tout en se passant la main sur le visage, le jeune rescapé leur sourit, et ils éclatèrent de rire. Sentant sous ses doigts sa barbe naissante et rare parsemée de grumeaux de sang séché, il comprit et partagea même leur hilarité. Il devait avoir une tête aussi propice à épouvanter les enfants qu'à amuser les guerriers, qui mettent un point d'honneur à ne s'effrayer de rien.

— Nous sommes prêts, nous n'attendons plus que les hommes des clans voisins ! » Le seigneur de la tribu venait d'entrer dans la tente où reposait le jeune guerrier (sa propre tente, de fait) déjà tout arnaché et équipé pour partir au combat. L'adolescent s'étonna du ton du maitre de guerre, comme de l'honneur qu'il lui avait fait, jusqu'au moment où il se souvint que seul guerrier survivant d'un clan, il devenait par là même son chef et l'égal, purement théorique, mais l'égal malgré tout, de celui auprès de qui il avait demandé aide et vengeance. Qu'il doive avant peu se mettre sous la pro-

tection de son hôte et s'intégrer à son clan avait beau, pensait-il, ne faire aucun doute, ils étaient pour le moment sur un pied d'égalité.

Le jeune guerrier se leva et, tout en se lavant le visage, commença à discuter avec le seigneur. Parlant comme il s'imaginait que devait parler un chef de tribu, il s'enquit de l'effectif de la troupe de ses alliés et se déclara satisfait devant ce déploiement de forces. C'était sûr, aucun de ses assaillants ne pourrait échapper à la fureur des vengeurs. Le nombre, la surprise, le handicap du lourd butin seraient contre eux.

Le chef guerrier proposa à son minuscule allié une tunique et une cuirasse neuve. Le jeune survivant refusa. Il s'était lavé le visage, et regrettait déjà ce geste qu'il considérait comme un manque de respect envers ses morts. Pas question pour lui de quitter ses vêtements ensanglantés. Il attendrait de les avoir vengés... Et s'il devait attendre des années avant que cette vengeance s'accomplisse, il les garderait, dussent-ils pourrir sur lui. Personne ne s'opposa à son exigence. Peu de temps s'écoulerait avant qu'il puisse se changer.

Il accepta par contre très volontiers un cheval — tous les participants à l'expédition iraient ainsi, les chefs à plus forte raison — tout en craignant de ne guère faire bonne figure dessus. Dans sa tribu, ils étaient réservés aux guerriers confirmés et s'il avait parfois été admis à chevaucher, une monture ne lui était pas familière. Il faudrait pourtant qu'il tienne sur son dos, et crânement encore. Que penseraient de lui, sinon, le chef vengeur, ses compagnons, et tous ceux appelés à la rescousse pour venir avec eux laver l'affront infligé à sa tribu et, à travers elle, à son peuple. Pourvu que la bête qui lui serait confiée soit assez noble pour comprendre l'enjeu. Il avait confiance. Nul animal n'a de sentiments plus fiers que le cheval.

Une troupe nombreuse, et sûrement bien aguerrie, avec un beau et solide cheval pour chaque homme. L'adolescent ne pouvait que remercier les dieux de lui avoir offert de tels champions. Il ne s'était pas fait

faute de les en louer et de leur promettre des sacrifices. Que pouvait-il maintenant ajouter à ses actions de grâce ? Il le cherchait desespérément. Il voyait, nouveau bienfait que ceux-ci lui accordaient, les armes à son service. Les paroles lui manquaient, tout autant que l'imagination, pour marquer ce surcroît de reconnaissance.

Quand il était sorti de la tente de son hôte, le jeune homme avait tout pour être satisfait dans son honneur de caste. Les gardiens d'armes lui avaient assez expliqué, tout au long de son repas, le soin que les leurs mettaient à préparer l'expédition de vengeance, pour qu'il lui semble déjà voir ses ennemis gisant morts à ses pieds. La vision de tous ces cavaliers, équipés de pied en cap, n'avait pas contribué à diminuer ou affaiblir cette certitude. Elle l'aurait plutôt chauffée à blanc, tout comme sa détermination. Quelle fête sanglante cela allait être quand ils fondraient sur les massacreurs de son clan. Ceux-ci n'allaient guère avoir le temps de profiter de ses dépouilles et de se vanter de leur exploit.

Le jeune homme nageait dans cette rouge euphorie quand un cri avait jailli. Soudain, il s'était senti percé de mille traits de lumière, violents, à ce qu'il avait ressenti, à crever les yeux. Une fois qu'il eut réussi à accomoder, il avait essayé de comprendre d'où venait cette lueur qui blessait la pupille. Sa source émanait d'au-dessus du groupe des guerriers juchés sur leurs montures. Le jeune homme se rendit compte que le soleil reflété sur les lames nues, brandies pour l'honorer, était le seul à blâmer pour lui avoir frappé si brutalement les yeux. Le phénomène l'étonna. Il entreprit d'observer plus attentivement les glaives porteurs de l'intense éclat de l'œil du jour.

Rouges, leurs lames étaient rouges, à l'unisson de ses pensées et de ses projets. Le jeune homme se creusa la tête un moment. Pour avoir ainsi renvoyé la lumière, les épées ne pouvaient avoir été plongées dans le sang, ni aucune teinture. Ce rouge était la couleur naturelle de la pierre. Il ne connaissait aucune roche capable de rayonner d'une telle rutilance. Le grenat, peut-être ? Mais il

ne se souvenait pas d'avoir entendu parler de grenats aussi gros, et à ce compte-là, chaque lame représenterait la valeur d'une année au moins de gros butin. Il lui fallait chercher ailleurs.

Tout en continuant à essayer de résoudre ce détail (mais il sentait bien que c'était beaucoup plus que cela), le jeune guerrier observait ses vis-à-vis. Ses yeux avaient cessé de lui faire mal, et il s'attardait sur le riche accoutrement de ceux qui allaient se battre pour lui. Soudain, il comprit quelle était la matière des lames, et un grand respect le saisit envers ses vengeurs.

Les lames étaient faites de métal, pierre issue des entrailles de la terre et forte comme elle, susceptible sous la caresse-morsure de la chaleur de mille formes variées. Le jeune homme le connaissait et avait constaté, au cours des pérégrinations de sa tribu, qu'il était utilisé pour faire des bijoux, mais — et c'est cela qui l'avait égaré — c'était bien la première fois qu'il en voyait en aussi forte quantité, et à l'usage d'armes. Il savait que ses hôtes n'étaient pas des dieux, mais qu'ils soient en possession de telles épées indiquait qu'ils n'étaient pas non plus des hommes, enfin, pas des hommes ordinaires. Qu'avait-il fait pour, après avoir subi un malheur extrême, recevoir un tel cadeau des puissances ? Quel signe était sur lui ?

Le regard du jeune homme s'attarda sur les glaives. Avec leurs longues lames, faisant près du double de celles des poignards de silex, ils semblaient conférer, par l'allonge qu'ils assuraient à ceux qui les maniaient, une sorte d'aura d'invincibilité. Il ne savait pas où ses alliés s'étaient procurés de telles armes, mais se rendait bien compte de ce qu'elles leur apportaient. Il ne s'étonna plus de la richesse de leur clan. De pareils outils de mort, au service de l'audace, de l'imagination, du courage, étaient pour leurs possesseurs une porte ouverte sur la caverne aux trésors, un accès direct à la bouche de la corne d'abondance.

Devant ces bijoux guerriers, et les perspectives qu'ils offraient, les yeux du garçon brillaient comme des es-

carboucles. Au milieu de son visage encore marqué par la fatigue de l'effort, ils rayonnaient. Ses voisins immédiats s'en aperçurent et en rirent, moitié moqueurs, moitié fiers de le voir s'extasier ainsi devant leur puissance. Face à ces belles épées brandies, devant lesquelles les touraniens ne péseraient pas lourd, le jeune homme semblait plus excité qu'un guerrier parti en solitaire pour la saison des combats et qui retrouve enfin, après plusieurs lunaisons où il en a été sevré, une belle femme. Le désir exsudait par tous ses pores, et il semblait malade de contempler toutes ces armes sans pouvoir ressentir le plaisir d'en tenir une en main. Le chef de guerre du clan comprit sa détresse. Tout en le désirant avec la plus brûlante ardeur, il n'osait demander une de ces armes à son hôte. Celui-ci vit que, prisonnier des règles sacrées de l'hospitalité, le jeune guerrier préférerait mourir plutôt que d'exprimer son souhait. Il ne voulut pas le laisser plus longtemps sur les braises ardentes. Il prit un de ses plus beaux glaives, léger et solide à la fois, et le lui tendit.

« Baigne-le du sang de suffisamment d'ennemis, et tu pourras le garder ! »

Le garçon inclina simplement la tête. Les effusions, surtout dans les moments de forte tension, comme avant un combat sanctifié, n'étaient vraiment pas le genre des chefs de son peuple. Devenu chef sans y être préparé et par le plus tragique des hasards, le jeune homme avait tendance à exagérer cette attitude à laquelle il n'avait jamais été formé. Il laissa tomber quelques mots.

« Eh bien, tu peux être sûr de ne pas le revoir ! »

« Entre de bonnes mains, un glaive donné n'est pas un glaive perdu ! »

Le jeune homme acquiesca. Il se promit, si les dieux voulaient bien lui accorder cette faveur, que son glaive serait couvert de plus de sang que les deux des guerriers qui feraient le plus de morts après lui. Pour tenir cette promesse, il se mettrait, comme son rang de chef le lui autorisait, tout en tête de la troupe, et il se jura bien de ne laisser à personne d'autre que lui le soin de

porter le premier coup. Il avertit le chef de ses vengeurs de son intention.

Obliger son hôte d'une façon aussi digne de sa fonction guerrière ne dérangeait pas du tout le chef. A sa place et au même âge, il se serait conduit, il le savait, exactement comme lui. Il tint cependant à l'avertir, dernier scrupule de guerrier respectueux de la volonté des dieux et des règles qu'ils avaient édictées, de sa crainte que s'il périssait dans cette assaut, les divinités ne lui en tiennent rigueur. Il est du devoir de celui qui reçoit de protéger son hôte, et de lui éviter de s'exposer au danger.

« Mais je désire, comme tu dis, m'exposer au danger. Le dieu de la guerre serait fâché si je ne le faisais point, et celui de l'hospitalité encore plus si tu t'opposais à ma volonté ! »

La réponse du jeune homme, déliant le chef de guerre de son devoir de protection au profit d'un autre, plus fort et plus sacré, le rasséréna. Il était assuré qu'ainsi, même si, aux dieux ne plaise, l'adolescent périssait, son sang ne retomberait pas sur la tribu qui l'avait laissé se perdre. C'était important. Si encore il avait eu un clan ou une parentèle subsistant pour le venger ou à qui payer le prix du sang, le risque aurait été acceptable, mais, seul et orphelin, le jeune guerrier ne pouvait avoir que les dieux pour vengeurs, et nul n'oserait faire un geste qui l'expose à les avoir à sa poursuite. Par son attitude, le jeune homme prouvait qu'il était né pour régner. Dommage que seuls les prêtres, par tradition, aient droit à cet honneur.

Devant la décision de celui pour qui ils allaient se battre, le chef de guerre résolut de faire assaut de générosité. il lui proposa d'être à ses côtés tout au long du combat, qu'ils mèneraient, ensemble, en tête de tous les guerriers. Nul ne serait frustré dans son désir de vengeance, ni dans celui de montrer combien il était bon combattant.

Le jeune homme aurait bien préféré se battre seul et devant tous, mais il se rendit compte qu'il offenserait

gravement son hôte à persister dans cette volonté. On n'appelle pas des vengeurs à sa rescousse pour, ensuite, exiger d'eux qu'ils attendent, l'arme au fourreau, que vous ayez assouvi votre soif de sang. Il insista malgré tout pour leur dire de ne pas se préoccuper de sa sécurité. Il l'avait déposée entre les mains des dieux et ses compagnons ne devaient pas redouter l'ire divine s'il tombait dans son entreprise, pourvu qu'ils accomplissent sa vengeance jusqu'à l'extinction du dernier de ses assaillants. Si la fureur ne devait être qu'à lui, la vengeance appartenait à son peuple, et les puissances célestes favoriseraient ses instruments jusqu'à la fin des générations.

Le chef guerrier répondit par un grognement. Il pouvait signifier n'importe quoi, et le jeune homme comprit que dans la rage de l'assaut, toutes les belles paroles et tous les beaux serments voleraient en éclats au profit du plaisir de vaincre et d'écraser l'ennemi. Exige-t-on d'un fleuve en crue qu'il renonce à tout dévaster ?

A bien y réfléchir, l'adolescent eut soudain l'impression que le chef de ses champions avait pu se sentir insulté par ses exigences. Il savait que les dieux pardonnent tous les débordements de vaillance — il y avait même une divinité, jumeau du seigneur céleste de la guerre, pour y présider — au cours d'un combat, quitte à briser un serment, mais il comprit qu'aux yeux de ses vengeurs, il avait dû paraître, quoique vaillant, outrecuidant au-delà du tolérable. Il se reprit.

« Chaque coup porté sera bon, et les dieux ne permettront pas qu'un des nôtres périsse en cette occasion. Voilà pourquoi j'ai parlé comme tu l'as entendu. »

Le chef émit un nouveau grognement. Sa tonalité avait changée. Elle était devenue vaguement approbative, et le jeune homme se félicita d'avoir su aussi vite rectifier son erreur. Il avait encore, il s'en apercevait à tout instant, bien des leçons d'étiquette et de courtoisie à apprendre. Avant le malheur qui lui était tombé sur les épaules, rien ne l'avait préparé à son actuelle fonction... Et perdre tous les siens n'est sans doute pas la

meilleure école pour étudier comment échanger des politesses avec un autre seigneur.

Une légère tension semblait encore subsister. Un mot aimable contribuerait sûrement à la faire chuter.

« Je loue encore les dieux. La vaillance et les armes de tes hommes vont rendre notre vengeance si aisée ! »

Le chef eut un large sourire. Le jeune homme en profita pour l'interroger.

« Partons-nous tout de suite, ou attendons-nous les autres clans ? »

« Nous allons partir bientôt, à petite allure. Le prêtre doit faire un sacrifice pour demander au ciel de favoriser notre expédition, et nous nous mettrons en route juste après. Ca ne sera pas long. Ce n'est pas un vrai sacrifice, il va juste invoquer les dieux et dédier les victimes que nous allons faire à la divinité guerrière. »

« J'espère que les autres nous auront vite rejoints, et que nous ne tarderons pas à rattraper les touraniens ! »

« Ne t'inquiète pas ! Les touraniens sont avec des chariots à bœufs, nous irons sûrement plus vite qu'eux. Et ce soir, nous serons au complet. Il devrait y avoir quatre autres clans avec nous. Qu'en dis-tu ? »

« C'est magnifique ! »

« Six clans guerriers (le jeune homme remarqua que son vis-à-vis le comptait comme un clan à lui tout seul, et espéra que les autres aligneraient plus de combattants que le sien) ! Pas de problème ! Il ne restera de tes assaillants qu'herbe rougie. »

Le chef de guerre eut un petit sourire.

« Ils seraient venus sans cela, bien sûr, mais pour les décider plus vite, j'ai dû promettre à leurs guerriers des armes de métal. »

Il avait l'air contrit. Le jeune homme comprenait les raisons de sa triste mine. Mais plus fort que lui, le sentiment de leur appartenance à une communauté plus large que le clan le fit s'élever contre ses pensées.

« Plus nous serons nombreux à avoir de bonnes armes, plus nous pourrons nous imposer à nos ennemis

et faire régner notre paix, plus nous pourrons étendre et étendre encore notre pouvoir et notre renom. »

« Oui, oui, peut-être. »

« Et ces gens que tu as ralliés seront prêts à t'aider à nouveau, à parler en ta faveur dans les assemblées de guerriers. Qui sait s'ils ne voudront pas te faire roi, quand ils verront que ceux qui manient les armes sont plus puissants que ceux qui invoquent les dieux. »

Le chef de guerre regarda furtivement autour de lui. Pourvu que le prêtre n'ait rien entendu ! Il se retourna vers le jeune homme, sourcils froncés, un pli soucieux lui barrant le front. Ce qu'il venait d'entendre frôlait le blasphème et le sacrilège, et il s'étonnait que ni ses oreilles, de l'avoir ouï, ni la bouche de l'adolescent, de l'avoir proféré, ne se soient carbonisées sur le champ. Le plus effrayant à ses yeux était qu'une telle monstruosité ait été émise juste au moment où ils allaient partir en expédition. Il allait parler. Le jeune homme ne lui laissa pas le temps de l'interrompre.

« Les prêtres ont toujours, en notre nom, sacrifié aux divinités. Ils devaient obtenir des dieux qu'ils nous soutiennent et détournent de nous les assauts ennemis. A l'instant du danger, et malgré notre piété et notre courage, ils ne sont pas venus. Je ne veux plus faire confiance à leurs messagers, dont j'ai pu constater l'incapacité. »

« Mais ils sont morts. Les dieux eux-mêmes, devant leur carence, les ont châtiés... »

« ... et nous, innocents, avec ! »

« Tais-toi ! Le chef de notre clan et les autres prêtres autour de lui sont pieux, nous prospérons grâce à eux... et à moi, son chef de guerre, à qui il assure le soutien des divinités guerrières. Chaque fois que j'ai besoin de les avoir avec moi, je lui amène un bœuf ou un porc gras, et il ne manque pas de me garantir leur soutien. »

« En somme, il fait ce que tu lui dis, non ? »

« Cesse de blasphémer ! »

Le chef de guerre se tut soudain. Il venait de comprendre les paroles de l'adolescent et de saisir leur sa-

gesse. Il avait réussi à dire en une phrase ce qu'il ressentait depuis des années et n'osait, ou craignait, d'exprimer. C'était lui qui, sous le couvert du première caste chef du village, décidait de tout parmi les siens. L'autre n'était que son relais, son porte-parole. Il se souvenait maintenant. Il lui arrivait souvent de suggérer, en sa présence, une amélioration, une expédition. Un ou deux quartiers de la brillante dans la nuit après, quand il l'avait oubliée, le prêtre survenait et ameutait tout le village. Il venait clamer que les dieux lui avaient demandé d'ordonner à tous les hommes sous sa puissance d'accomplir tel ou tel acte. C'était précisément, mais il ne le disait pas, celui dont le chef de guerre avait parlé. Il se rappelait que ce message des dieux survenait d'autant plus vite qu'il avait été plus généreux à son égard. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Reste de superstition ou de crainte sacrée, il ferma bien vite son esprit à ces pensées. Que l'expédition réussisse, il serait bien temps d'y penser après, profondément, de long en large... Mais pas en cet instant, surtout. Les armes et ceux qui les maniaient avaient beau être puissants, aucun secours spirituel ne devait être négligé... Mais ensuite... Nul mieux que les prêtres ne savait parler aux dieux, mais cela ne signifiait pas forcément qu'ils étaient les mieux placés pour commander aux hommes. Cette pensée, au moins, n'était pas sacrilège. Le roi est le plus digne, le chef de guerre le plus vaillant. Les deux choses n'avaient rien d'antinomique. Un seul et même homme pouvait posséder les deux qualités.

Le temps de la réflexion viendrait plus tard. Maintenant, place à l'action. Elle éloignerait les pensées-blasphèmes et, au besoin, les laverait dans le sang. Voilà, ce serait le signe. Que l'adolescent périsse, tout ce qu'il avait dit et avait fait naître devait être effacé à jamais de l'esprit du chef de guerre. Sinon... l'ambition est une vertu chez ceux qui combattent. Il saurait l'illustrer plus qu'aucun autre avant lui.

Le prêtre arrivait, et malgré les pensées qui les agi-

taient, les deux guerriers le saluèrent avec ostentation. Le première caste venait les inviter à assister au sacrifice, ou plutôt à la cérémonie, destinée à appeler la protection divine sur l'expédition. Elle ne durerait guère et, sitôt finie, on partirait.

Les deux hommes, suivant le prêtre, accédèrent au lieu de sacrifice. Conscient de l'urgence à se mettre en route sans perdre le moindre instant, le sacrificateur écourta au maximum la cérémonie. Le massacre des ennemis était une action bénie par les dieux, il était inutile de faire plus que demander leur aide. Il suffisait de leur rappeler qu'on avait besoin d'eux. Les fêtes et les réjouissances auraient lieu ensuite, après la victoire. Elles ne sauraient manquer d'être longues.

Ils partirent enfin. L'adolescent chevauchait en tête. Il s'apercevait, à sa grande surprise, qu'il n'avait rien oublié de son parcours. Tout était resté gravé dans son esprit, et il n'eut rien à rectifier de son chemin. Tandis que la troupe qui l'accompagnait laissait des marques et des jalons destinés à ceux qui devaient les rejoindre pour participer à l'expédition vengeresse, il allait droit devant lui, et ils parvinrent, sans se fourvoyer un instant, au champ du massacre. Une bande de corbeaux, qui s'envola à leur approche en croassements discordants et hostiles, était en train de s'acharner sur les cadavres, et le prêtre venu avec l'expédition suggéra de s'arrêter pour enterrer les morts. L'adolescent secoua la tête en signe de dénégation. La vengeance d'abord, l'hommage aux défunts ensuite. Seul survivant de son clan, le jeune homme avait un rang qui lui permettait de rejeter les propositions de ceux qui parlent au nom des dieux. Il pouvait décider pour tous ceux qui avaient été les siens. Leurs âmes devaient être plus pressées de se voir rejoindre par celles de leurs massacreurs sacrifiés que leurs corps de gésir dans la terre-mère. Le prêtre ne put qu'acquiescer à ce que l'instinct du jeune homme, touchant aux choses sacrées, lui avait dicté. Les circonstances révélaient un chef... Et si les dieux avaient tramé l'extermination des siens pour permettre

son éclosion ? Non, il ne devait pas penser une telle abomination... mais qui sait voir aussi loin que les dieux, et qui pourrait leur tenir rigueur d'avoir coupé les mauvais bourgeons pour laisser croître ceux qui porteront les meilleurs fruits ?

Malgré l'odeur de mort qui s'exhalait du monceau de cadavres de ceux de leur peuple, les deux chefs décidèrent d'installer leur camp près du funèbre amoncellement. Dieux merci, le vent la chassait un peu ; elle était juste assez présente pour faire grandir encore le désir de vengeance dans le cœur de ceux qui viendraient camper près de lui, sans être insupportable à donner envie de fuir. Elle était propice à entretenir le feu sacré du combat sans dégoûter, par son excès, en faisant comprendre que d'un héros ou d'une personne vile, le cadavre devient toujours nauséabonde charogne. Là où une puanteur trop forte aurait pu désarmer les courages, cette douceâtre émanation les renforçait.

Les tribus ralliées arrivaient au fur et à mesure en ce point de halte choisi à dessein par le jeune homme et le chef de ses vengeurs. Accueillis par l'épouvantable miasme des corps mutilés et la terrifiante vision du tas de cadavres, leurs guerriers sentaient leurs âmes se soulever de dégoût et d'indignation. Mais la nausée passée, et une fois arrivés au camp, ne subsistait plus en eux que cette dernière, engendrant la rage de laver ce massacre par un massacre d'ampleur égale.

Le soir n'allait plus tarder. Profitant des dernières lueurs du jour, le jeune guerrier fit observer les traces de l'ennemi à son compagnon. La direction qu'ils avaient prise était évidente et il semblait bien que, pressés par le temps, ils n'aient pris aucune précaution, même légère, pour leurrer un éventuel poursuivant. A n'en pas douter, ils avaient estimé avoir anéanti le clan de l'adolescent et n'avaient pas un instant imaginé que quelqu'un en ait pu survivre et rameuter contre eux une troupe d'hommes avides de les écraser et de les abattre jusqu'au dernier.

A mesure que les vengeurs arrivaient, ils s'instal-

laient, tant bien que mal, pour se reposer et dormir. Même si le chef qui dirigeait la traque avait mené petit train pour permettre à tous ses participants d'être réunis dès cette soirée, les plus éloignés de son village avaient dû chevaucher longuement et à vive allure pour être là ce soir. Avec la fatigue pour seule compagne, ils s'étendaient sur le sol, à peine descendus de leurs montures, pour tomber dans un sommeil de brute. Ils feraïent plus ample connaissance demain.

Quand ils se réveillèrent, le jeune homme put enfin voir tous ceux qui allaient lui prêter main forte. Il y avait, entourant leurs chefs de guerre qui avaient tous mis un point d'honneur à se présenter, pas loin de trente mains de solides gaillards, tous, à en juger à leur mine farouche et leur allure décidée, excellents combattants. Les autres ne feraient pas long feu.

Le chef de guerre qui avait reçu le jeune homme commença, après avoir fait jurer à ses alliés fidélité et allégeance, à leur distribuer ses armes de métal. Tous acceptèrent de prêter ce serment, et d'aliéner une part de leur indépendance, en échange des glaives de cuivre. Le don de telles armes assimilait celui qui les leur confiait à une déité, il n'y avait nulle humiliation à se remettre entre ses mains.

Par son geste, le chef de guerre du clan aux belles épées venait de changer l'histoire de son peuple. Il n'y pensa guère. Maintenant que tous étaient bien armés, il fallait courir sus à l'ennemi. Malgré la pluie de l'avant-veille, ses traces restaient bien visibles, et il n'y aurait aucune difficulté à les pister et à les suivre. Ils n'allaient plus guère tarder à voir la mort fondre sur eux.

On chevaucha rapidement. La piste des touraniens était si bien balisée qu'il n'y eut pour ainsi dire jamais à ralentir, si ce n'est pour laisser souffler les montures. Ceux que les vengeurs poursuivaient ne semblaient pas, eux non plus, perdre de temps, mais handicapés par leurs chariots trainés par des bœufs, allaient à leur vitesse. Les rattraper n'allait pas être long.

Il ne fallut, de fait, entre le moment où tous les guerriers, réunis, avaient juré de venger l'affront fait à leur peuple, et cette même vengeance, que moins de deux jours. Les guerriers tombèrent sur la caravane des massacreurs l'après-midi du lendemain de ce serment, et commencèrent, à peine arrivés à portée de leurs armes et descendus de cheval pour les attaquer, à se jeter sur eux. Un petit groupe les avait bloqués, empêchant leur fuite en avant, tandis que les autres se lançaient en hurlant sur leurs arrières et sur leurs flancs.

Les ennemis se regroupèrent et essayèrent de faire le cercle, pendant que ses meilleurs archers tentaient de cribler de flèches les vengeurs. Mais que pouvaient les rameaux à l'extrémité biseautée ou les pointes d'os contre les solides boucliers de leurs assaillants ? Ils s'écrasaient contre eux tandis que leurs cibles, bien protégées, chantaient, en manière de dérision, la comptine de la pluie. Bientôt, ils furent trop rapprochés pour qu'une volée de flèches soit efficace, et les membres de la caravane durent recourir aux javelots. Peine perdue. Les boucliers se riaient d'eux autant que des traits, et les assaillants, sous leur protection, continuaient leur progression.

Très vite, on en vint au corps à corps. Si les touraniens, un fugitif instant, avaient pu avoir l'espoir de s'en sortir, il avait maintenant totalement disparu. Il ne leur restait qu'à défendre chaudement leur peau. S'ils ne comprenaient pas les paroles et les invitations à les tuer jusqu'au dernier que se lançaient, pour s'échauffer, leurs assaillants, leurs mimiques et leurs masques furieux valaient tous les interprètes du monde. On n'en voulait pas simplement à leur liberté. Leur vie finirait au bout des épées brandies par leurs ennemis.

De tous les démons attachés à leur perte, le plus épouvantable, s'il fallait en choisir un, aux yeux des touraniens était une espèce d'elfe couvert de sang. Plus enragé que le mange-miel furieux, la bouche écumante comme celle du loup, il avançait, sa lame rouge encore plus rouge du sang qu'elle faisait couler, comme invul-

nérable aux coups qui tous le frôlaient sans jamais l'atteindre. Leur terreur sacrée devant le vengeur sanglant leur ôtait l'idée de s'étonner des glaives qui les fauchaient quand leurs trop courtes lames ne pouvaient fendre que l'air, et n'arrivaient pas à mordre le corps de leurs assaillants.

Les rouges lames taillaient dans la chair ennemie, et les vengeurs faisaient de sanglantes trouées dans la troupe assaillie. Les mêmes qui avaient exterminé le clan du jeune guerrier lui demandaient merci, mais il n'en écoutait rien. L'eût-il entendu et compris qu'ils n'en auraient pas été plus avancés. Il est au contraire probable que ces supplications eussent décuplé sa fureur. Les rares qui tentaient de s'opposer à lui succombaient bien vite, et ses compagnons, émerveillés, le plaisantaient en se plaignant de ne pouvoir le suivre. Le sale égoïste n'allait leur laisser personne à massacrer.

Avec des vengeurs motivés à ce point, l'engagement ne s'éternisa pas. Il leur sembla, celui-ci terminé, que le soleil n'avait pas bougé depuis leur arrivée. Les morts étaient là pour les détromper. Pour bref qu'il ait été, il avait bien eu lieu et, à moins que le soleil ne se soit arrêté pour contempler le beau combat de ses fils, le temps s'était écoulé. Le sanglant amoncellement était assez éloquent.

Le chef des assaillants considérait le champ de bataille où reposaient maintenant tous ceux qui, peu auparavant, avaient détruit le clan du jeune homme. Conscient que c'était à cause d'un survivant que la vengeance avait pu être accomplie, l'adolescent s'occupait à trancher méthodiquement la gorge de tous les morts. Si l'un des hommes gisant là n'en avait présenté, comme lui, que l'apparence, celle-ci était devenue réalité. Le jeune guerrier ne tenait pas à ce que le sort des touraniens puisse préfigurer le sort de ses vengeurs. En s'assurant du décès de tous les ennemis, il était plus tranquille.

Comme il était de coutume, le jeune homme avait

laissé ses compagnons, pour prix de leur intervention, faire main basse sur le butin. Il lui sembla, en voyant ses vengeurs fouiller les chariots et dépouiller les morts, que le sachet contenant la pierre sacrée du clan avait disparu. C'était la seule pièce qu'il aurait voulu garder, tant il lui semblait que si son clan devait survivre, il ne pourrait connaître le triomphe qu'avec elle. Il se résigna. Les dieux la lui avaient prise, ils la lui rendraient un jour. Avec pour seul bien l'épée que le chef de ses vengeurs lui avait confiée pour tuer ses ennemis, et que sa vaillance lui avait autorisé à garder, son clan était le plus pauvre sous le regard du dieu ciel... et le plus riche. Vaillance et bonne arme sont des trésors sans pareil. Il accepta aussi le cheval que le chef lui avait offert pour courir sus aux touraniens. La bête ne lui avait pas fait défaut un seul instant, et c'eût été pour lui un crêve-cœur que de devoir abandonner un tel compagnon.

Le jeune homme se savait clan à lui tout seul, mais pensait que cela ne saurait durer. Il ne pouvait faire moins, maintenant que le grand chef de guerre l'avait aidé à venger les siens, qu'accepter de renoncer à son indépendance et devenir un de ses hommes. Que ferait-il sinon, seul et sans allié... Sans allié ! ? En était-il vraiment sûr ? Les combattants qui l'avaient sècondé dans sa vengeance ne méritaient-ils pas ce titre ? Pourquoi les alliances entre clans, au lieu de rester ponctuelles, ne deviendraient-elles pas permanentes ? Il semblait bien que, pour prix de ses épées, le chef du raid ait obtenu quelque chose qui y ressemblât beaucoup.

Le jeune homme aurait apprécié d'être l'allié d'un tel guerrier. Etre un de ses hommes, comme cela promettait d'être son destin, lui souriait moins. La personnalité du chef de ses vengeurs n'était pas en cause, mais il sentait qu'il ne supporterait plus, après avoir goûté l'enivrant parfum du pouvoir et du plus haut rang, de devoir retourner à son ancienne place. L'autre serait assez délicat pour ne pas lui proposer, mais la triviale réalité

finirait par l'emporter. L'adolescent devrait bien vite se mettre à son service.

Plusieurs jours passèrent. La période d'hospitalité venait de s'achever et il devait maintenant prendre sa décision. Rester, c'était revenir à sa position d'avant le massacre, celle d'un guerrier certes respecté malgré son jeune âge, mais sans grandes perspectives ; partir, c'était rester chef, mais seul, et assuré que son clan ne survivrait pas à sa disparition. Aucun clan n'accepterait, il le savait bien, de lui donner une de ses filles, et ce n'était que reculer pour mieux sauter. Autant s'intégrer à ce clan qu'il connaissait bien et où sa vaillance le ferait honorer. Il se décida. Il demanderait à être adopté par lui ce soir. Ce n'était pas du meilleur gré. En pensant à sa résolution, il se sentait triste à en mourir de vivre, plus triste encore de voir qu'il n'avait pas le droit de mourir. Au moins, la solution choisie lui assurait que son sang continuerait de couler dans des veines de guerriers.

Le chef de guerre vint, à la tombée de la nuit, proposer au jeune homme de profiter un jour encore de leur hospitalité. Quand celui-ci, après l'avoir remercié, voulut parler, ses lèvres n'arrivèrent pas à formuler sa requête. A peine le seigneur guerrier se fut-il esquivé que les mots coulèrent de sa bouche... Trop tard ! Il oserait donc parler le lendemain. Les dieux ne l'avaient sans doute pas interdit de parole sans raison.

Il s'endormit, l'âme en paix. La tente où il sommeillait était restée entrouverte, et la brillante envoyait ses rais sur son visage, l'éclairant d'un halo qui pouvait faire croire à celui qui aurait vu cette face nimbée de l'indécise lumière qu'une force divine l'entourait. Le temps où le soleil voile sa face est dédié au sommeil, et nul n'aurait dû voir ce spectacle. Mais les dieux disposent... Et ils avaient résolu que leur muet dialogue avec l'adolescent aurait un témoin.

Entre ses nombreux et prometteurs enfants, le plus

grand parmi les guerriers de ce village avait une fille. Mince et filiforme, elle apparaîssait aux yeux des hommes de son clan rien moins que squelettique, et son père désespérait de jamais pouvoir donner en mariage son « petit sac d'os ». Même par reconnaissance ou sens du devoir, aucun de ses amis ou voisins ne pourrait un instant envisager de prendre pour femme une fille sûrement incapable, à en juger par son physique ingrat en dépit de la pureté et de la finesse de ses traits, de porter un enfant ou de lui donner son lait. Le père se désolait. Cela faisait bien trois ans que sa fille aurait dû être en puissance d'époux, et elle était encore seule, dévorant comme un ogre et toujours aussi chétive. Le prêtre prétendait qu'elle avait en son sein un esprit qui, en échange des dons qu'elle manifesterait un jour, se nourrissait de sa chair. Le chef de guerre n'en goûtait qu'une mince consolation. Si cela se trouve, on riait de son malheur derrière son dos, en plus. Il se prenait parfois à regretter de ne pas avoir exposé cet enfant à la naissance. Probable qu'à l'époque, elle avait été un bébé bien dodu.

La boulimie de la jeune femme l'obligeait à se lever chaque nuit pour se sustenter. Cette nuit-ci, elle vit l'auréole de lumière autour du visage de leur hôte et soudain, elle cessa de sentir l'habituel appétit torturant qui déchirait son sommeil. Un nouveau désir l'avait saisi, si fort qu'il abolissait tous les autres. Elle repartit, sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller l'adolescent dormant dans la main des dieux, ces dieux qui venaient de lui indiquer son destin.

Inconscient de la visite nocturne de la fille de son allié, le jeune homme se réveilla. Il ne se souvenait pas d'avoir été un jour aussi dispos et sut qu'il allait pouvoir parler pour demander... il avait soudain oublié quoi. Mais une certitude s'ancrait en lui : sa bouche ne serait que l'instrument par lequel parleraient les divinités.

Il s'apprêtait à partir pour la tente royale, où il allait porter sa décision, quand on vint le prier de s'y rendre.

Un peu irrité, car cette démarche contrevenait entièrement à la courtoisie, il suivit l'homme qui venait de le convier. Cette invitation, qui lui semblait quasi comminatoire, le faisait pencher maintenant vers le superbe isolement.

Il entra sous la tente royale. Comme il l'avait prévu, le chef du clan et le seigneur guerrier l'y attendaient. Mais il y avait avec eux quelqu'un qu'il voyait pour la première fois, et dont la présence le stupéfia. Une longue femme, maigre à lui faire peur, l'air hiératique et passionné à la fois. Elle le montra du doigt et clama aux deux hommes qui étaient là des phrases qu'il ne put juger autrement qu'inspirées.

« En vérité, les dieux m'ont parlé, et ils m'ont révélé que des reins de cet homme naîtra un peuple de rois. Son clan sera celui de la gloire, qui court comme le cheval ailé, et des fils de ses fils régneront sur toutes les terres. »

La maigreur de sa fille prouvant qu'elle était habitée par un esprit se nourrissant de sa chair, ni son père, ni le prêtre-chef du village ne pensèrent un instant à douter de ses paroles. Leur sens était clair. Il n'était pas question de demander au jeune homme de s'intégrer à leur clan. Il fallait lui laisser fonder le sien, s'en faire un allié et un ami.

Prompt à saisir la balle au bond, le chef de guerre salua celui que les dieux avaient désigné comme son homologue et son égal. Le jeune chef était seul, personne ne le suivait. Où pourrait-il prendre femme ? Le seigneur combattant comprit où étaient son devoir... et son intérêt.

« Jeune chef du clan de la gloire aux ailes et aux sabots rapides, veux-tu de notre alliance et de notre amitié ? Veux-tu que ton clan et le mien fassent un pacte qui durera aussi longtemps que les fils des fils de nos fils vivront dans l'éternité des générations ? Tu m'honorerais en acceptant. »

L'adolescent comprit enfin pourquoi on l'avait fait venir. C'était sur l'injonction des dieux. Il s'en voulut

d'avoir soupçonné les hommes de ce clan de manque de courtoisie. Oui, il ne pouvait répondre que oui. C'est le mot qu'il s'entendit prononcer. Il n'avait pas conscience d'avoir remué les lèvres, mais il avait parlé. « Oui ! »

Il aurait pu douter des prêtres, bien que celui de ce village semblât véritablement inspiré par les dieux. Mais les paroles d'une prophétesse — il ne doutait pas que la fille si maigre et si hâve en fût une — ne pouvaient raisonnablement être révoquées en doute. Pour l'avoir autant dévorée de l'intérieur, l'esprit qui prophétisait par sa bouche devait même être singulièrement puissant et clairvoyant. Il respecterait scrupuleusement ses ordres.

Ce oui d'alliance et d'amitié fut repris par le chef de guerre. Il avait une fille à caser et pensait qu'il ne pourrait trouver de meilleure occasion. Il balança un instant entre proposer au jeune homme sa cadette — toute grassouillette dans l'éclat de ses douze ans — et sa fille si maigrelette et qui lui resterait à charge, il en avait peur, encore bien longtemps s'il ne réussissait pas à la placer près de l'adolescent. Les dieux avaient promis à ce jeune homme une noble descendance et il craignait de les insulter ou de paraître vouloir les mettre à l'épreuve en lui donnant une épouse incapable, à ses yeux, d'enfanter.

La prophétesse éleva à nouveau la voix. Elle exigeait de son père qu'il la donne en mariage au jeune homme. Les dieux lui avaient révélé qu'en échange de la perte de son don de voyance, ils lui permettraient d'avoir de nombreux fils. Son père, soulagé, et le jeune homme, subjugué par la parole venue du monde des esprits, ne purent que consentir à cette union. Le seigneur guerrier s'émerveillait et s'épouvantait à la fois de la sage préscience des dieux qui, à travers malheurs et disgrâces, avaient tout combiné pour unir les deux clans ; l'adolescent se sentait entre les mains d'une force indicible à laquelle il ne pouvait que se plier. C'est ainsi que le premier ancêtre du clan de la gloire, devenu du nom de

son totem le clan du cheval ailé, avait pris femme au sein de la plus haute famille guerrière de son peuple, et en avait reçu, en dot d'un père un peu honteux de donner à son allié une épouse qui risquait de faire dauber sur lui tous ceux qui le rencontreraient, suffisamment d'armes, de chevaux et de cadets de familles de la caste combattante, désireux de partir à l'aventure, pour lui permettre d'exister.

Les destinées des deux clans s'étaient séparées. Flanqué d'une épouse qu'il n'osait toucher tant il craignait, en dépit des prophéties, qu'elle ne meure si elle portait un enfant, et de hardis guerriers, le jeune homme avait déambulé au hasard, cherchant un établissement propice d'où il pourrait lancer de beaux et profitables raids. Au cours de ses pérégrinations, il avait appris l'existence d'un prêtre dont la potion faisait grossir, en chassant les esprits des corps qu'ils tourmentaient et dévoraient. Il avait encore passé plusieurs lunes à sa recherche. Le guérisseur avait donné à son épouse, plusieurs jours d'affilée, une boisson si amère qu'elle avait pensé mourir, mais l'esprit était parti et il avait enfin, après avoir constaté combien elle forcissait, osé l'approcher. Il s'était installé, avec les siens, près de la hutte du prêtre capable de vaincre les esprits, se maudissant d'avoir un jour douté de ceux qui agissent et parlent au nom des divinités. Il avait aussi commencé à faire des enfants à une femme qui, pour ne pas avoir abandonné ses anciennes habitudes de boulimie, était devenue très vite pulpeuse, rapidement plantureuse, bientôt obèse. La gloire viendrait plus tard, pour ses fils ou les leurs. Il avait fait la part que lui avaient ordonnée les puissances. A chaque génération sa peine !

Le seigneur guerrier avait eu le temps de réfléchir, en cette saison froide où toute vie se ralentit, où les combattants s'assoupissent comme le feu quand il devient braises. Quand, au plus fort des frimas, le prêtre-roi du village avait fini par succomber à la maladie qui rongeait son corps et le minait depuis de nombreuses années, il avait brigué et obtenu sa succession, l'euphorie

du beau massacre de la saison des feuilles mortes ayant baillonné toute opposition.

Ralliant tous ses compagnons et ceux qu'il avait obligés par le don des rouges lames, le nouveau chef ne s'en était pas tenu là. Plus profonds, plus sanglants, plus dévastateurs, et attirant toujours plus de participants, les raids profitables avaient continué. Moitié pour se débarrasser de lui, moitié pour l'honorer, le conseil des chefs de son peuple l'avait un jour envoyé pour conquérir des terres nouvelles, vers le levant, à la tête des siens et de tous ceux à qui le territoire de leurs pères, trop exigu, ne suffisait plus. Tous ces prêtres pensaient qu'une fois parti, l'exemple de son usurpation cesserait d'influencer les autres chefs de guerre. Ses triomphes n'avaient fait qu'encourager le mouvement qu'il avait mis en branle. Avant que ses cheveux ne soient tous devenus blancs, le nombre des guerriers avait surpassé celui des prêtres au conseil de son peuple et à la mort du roi des rois qui l'avait envoyé conquérir les anciens territoires, il avait été élu, premier de sa caste à jamais y accéder, au rang suprême, même si ce rang ne recouvrait aucun réel pouvoir.

Le jour de son acclamation était venu. Devant la foule des siens, une foule où les porteurs de la robe de lin avaient délibérément choisi de ne pas paraître, laissant dans leur dépit toutes les places de la cité royale aux hommes d'épée, le nouveau roi allait prêter serment. Le ciel grondait et les éclairs luisaient, illuminant les nuages gris rat d'où la pluie semblait avoir résolu de ne pas tomber. Il leva le bras, très haut vers le ciel, son glaive pointé semblant vouloir crever les nuées. Juste au-dessus de sa tête, une flèche de feu céleste avait commencé à se former... »

Une avalanche d'épées, que le rêveur avait fait tomber en levant le bras à l'imitation du roi de son songe, venait de s'abattre. Elles n'avaient, curieusement, pas fait grand vacarme, mais, tombant sur lui, avaient large-

ment suffi, par la douleur causée, à le réveiller. Pris d'un frisson rétrospectif (Dieux merci, elles étaient toutes tombées sur le plat) l'homme se mit en sursaut sur son séant. Ainsi, il avait rêvé ! Prémonition, avertissement à prendre au sérieux ou faux semblant comme les dieux aiment à en envoyer aux mortels trop présomptueux, il ne savait quoi penser de son rêve. Il ne pouvait qu'en constater l'hallucinante précision.

Il écarquilla les yeux, contemplant le ciel. Les premières lueurs de l'aube, commençant à le rosir, lui firent savoir qu'il n'allait pas tarder à être temps de se lever et de se remettre en route. Il regarda un moment sa petite armée avec ses captifs et son butin. Si la chute des glaives avait éveillé quelques uns de ses hommes, ceux-ci, une fois constaté l'absence de danger, avaient replongé dans leur sommeil. Il prit sa corne et sonna. En un instant, tous furent debout.

Satisfait de les voir tous prêts à lever le camp, Kleworegs souhaita une bonne journée à ses hommes, puis, prêchant d'exemple, commença à rassembler son équipement. Ils furent vite sur le départ. Le soleil levant apparut et ils le saluèrent. Ils allaient pouvoir se mettre en marche. Ils n'attendaient pour cela que son ordre.

Aussi pressé qu'eux, le chef leva son arme, et prononça les paroles rituelles annonçant tous les départs :

— Pour la gloire de notre nom, en route, Aryens !

Tout contre ou contre

La petite troupe de Kleworegs, en marche dans la plaine infinie, parsemée d'herbes desséchées, comptait exactement deux cents personnes. Pewortor, le maître armurier du groupe, en fit la remarque au guerrier qui chevauchait à son côté. Celui-ci l'approuva avec un large sourire. Pour lui comme pour tous les membres du groupe, ce nombre, admirable dans sa simplicité et sa ronde perfection, était de bon augure. Mais si, à l'audition de l'agréable nouvelle, lui ou les autres *neres* de la troupe, qui en constituaient la majorité, s'étaient empressés de la vérifier, ils auraient été tout à fait insensibles à ce signe. Ils se seraient aperçu que pour arriver à ce « deux cents » si favorable, le fabricant d'armes avait pris sur lui de leur adjoindre leurs auxilliaires, forgerons et charrons, colosses arrogants et hélas indispensables, chevauchant tout en queue du cortège. A leurs yeux d'hommes nés pour ordonner au nom des dieux ou combattre, cette idée d'inclure dans leurs rangs ce personnel d'intendance au statut inférieur, afin d'obtenir un nombre qui sourie aux dieux, oscillait entre le déchirement et le sacrilège. Ils ne l'auraient admis, en dépit de la réalité quotidienne, qu'à la toute dernière extrémité.

Le guerrier à qui Pewortor avait annoncé la nouvelle ne songea pas à en contrôler le bien-fondé, non plus

que tous ceux à qui il la claironna. Pour eux, c'était un grand nombre, et le vérifier aurait demandé de savants et oiseux calculs. Il n'en fut pas de même pour Kleworegs. Il connaissait ses effectifs et, omettant d'instinct les non-*neres* de son dénombrement, il n'arrivait pas au même résultat.

Dans son esprit, tout ce qui dans une expédition guerrière n'était pas *ner* ne comptait pas. On lui avait assez seriné qu'une telle entreprise est semblable à un corps, et il ne l'avait pas oublié. Il reconnaissait l'importance des prêtres-sacrificateurs, indispensables pour s'attirer la faveur des dieux et assurer le soutien et la protection des puissances surnaturelles à ses membres engagés dans le bon combat. Sans eux, détenteurs du savoir et du pouvoir d'entrer en contact avec les divinités et d'interpréter leurs signes, l'expédition, et toute entreprise humaine, est un corps sans tête. Elle erre au hasard, sans rien qui puisse la guider, à l'instar de ces volatiles continuant à courir après avoir été décapités. Comme eux, qui succombent alors bien vite sous les regards des paysans et des enfants hilares, elle périt, accablée par ses ennemis et privée du bouclier invincible et infranchissable des forces divines, se vengeant du mépris dans lequel elle les a tenues, et riant de son malheur.

Les prêtres, tête de toute entreprise, sont indispensables. Tout autant le sont les membres. Qu'ils ne soient pas, la tête seule ne saurait vivre. Les guerriers — et Kleworegs en était particulièrement fier, conscient de leur valeur — étaient ces membres, des membres musclés, solides comme le rocher que seul le gel sait briser.

Sans eux, membres puissants à la peau collant directement à la chair dure, aux fibres serrées, aux vaisseaux affleurant entre chair et peau à la surface des muscles, palpitant comme s'ils voulaient s'échapper de cette étroite prison, les visions grandioses et inspirées des prêtres-tête seraient restées à l'état de songes creux. Les orants, enfermés dans leurs rêves et leurs sanctuaires,

seraient bien vite tombés tributaires ou bétail des ennemis d'Aryana.

Cela n'était et ne serait pas. Kleworegs, et tous les chefs aryens avec lui, avaient toujours tenu à ce que tête et membres soient unis et agissent de concert, comme il se devait et comme les dieux le leur avaient ordonné. Et conformément au plan divin, chaque jour les voyait briser la superbe et la vindicte des impies.

Kleworegs se replongea dans ses pensées. Comme tous les guerriers et les prêtres, il consentait à considérer tous les aryens — ainsi appelait-il tout homme libre qui pouvait le comprendre et se faire comprendre de lui — comme des personnes, mais il considérait les *neres*, dont il faisait partie, un peu plus personnes que les autres unités de leur peuple. Il voyait dans ce décompte un vague relent d'insulte.

Il se rendit compte qu'il avait été le seul à constater l'erreur (il voulait bien, par indulgence, appeler ainsi l'outrecuidant dénombrement) de son maître armurier, et résolut de ne pas lui en tenir rigueur. A bien y réfléchir, il voulait bien se résigner, comme les plus lucides et les plus avisés parmi l'élite, à reconnaitre l'utilité, voire l'importance des auxilliaires. En dépit de sa répugnance instinctive et du manque inné de respect dans lequel il tenait ces troisième caste de travailleurs de *Roudhos*, le métal rouge, et d'*Ayos* son fils, plus clair et plus solide, il admettait leur devoir beaucoup. C'était rageant de considérer, même dans un obscur recoin de son âme, ces gens, inférieurs par essence depuis le ciel rouge des premiers temps comme ils le resteraient jusqu'à celui des derniers, partie intégrante de l'expédition. Il le fallait pourtant. Par leurs actions et leur activité, ils occupaient, malgré leur caste, un rôle presque égal à celui des prêtres. Ceux-ci savaient les mots pour puiser la force divine et l'insuffler dans les veines et les muscles des guerriers. Les forgerons, moins puissants parce que moins bien nés, ajoutaient simplement à cette force, présent du ciel, en procurant aux guerriers les armes de bronze, pleines de la vigueur indomptée, sauf

par eux, des puissances de la terre et des dieux du feu. Ces armes étaient un membre supplémentaire. Même si elles ne décidaient pas du sort des batailles, tramé depuis le début du monde par Bhagos le distributeur et ses agents, elles permettaient — Kleworegs en savait quelque chose — d'emporter la décision d'une façon plus aisée, plus rapide et plus éclatante.

Pour ressentir cela, Kleworegs et, il le savait, les plus fins guerriers avec lui, à l'opposé des prêtres, aimaient bien le métal et ne méprisaient pas, à titre individuel, les fabricants d'armes de bronze. Ils considéraient au contraire, surtout depuis qu'ils s'étaient rendu compte combien elles facilitaient la victoire, que les armes de métal faisaient partie du plan des dieux. Ils estimaient simplement que Bhagos le borgne avait dû regarder avec l'œil qui lui manquait le jour où il avait révélé le fabuleux secret du métal à des troisième caste, plutôt que de le dévoiler aux prêtres. Pas étonnant que ceux-ci le boudent et le méprisent.

Ces guerriers, sensibles à l'élection que les dieux avaient marquée aux forgerons, en venaient, parfois, à les considérer bien au-dessus de leur statut officiel. De là à les considérer comme des égaux, il y avait une marche quasi infranchissable, un abime que rien ne saurait combler. La seule conception de cette idée représentait pour eux un effort immense. Elle leur serait apparue aussi absurde que celle d'une jument verte ou d'une vache marchant sur le dos... plus absurde même, sans doute.

Et pourtant, parfois, vite chassée comme la mouche importune ou le taon qui se plait à venir affoler le bétail, quand elle n'était pas repoussée avec horreur, cette absurdité trottait dans leur tête... Les forgerons ne se contentaient pas de fabriquer des armes. Les guerriers les avaient vu se battre. Plus en mesure de se faire une opinion que les prêtres, qui ne consentent à livrer bataille que si leur propre vie est menacée, et ne sauraient juger de l'héroïsme, ils avaient dû constater que ces colosses connaissaient l'art du combat aussi bien qu'eux,

et comme eux n'hésitaient pas à se lancer au sein ardent de la plus rude bataille. Pour se donner bonne conscience, Kleworegs se disait que ces troisième caste n'avaient aucun mérite particulier à ce faire. N'avaient-ils pas fabriqué les armes qu'ils maniaient ? Ne les connaissaient-ils pas aussi bien que le père connait ses enfants ? Mais, il le sentait fugitivement, il se mentait à lui-même. Les fabricants d'armes étaient tout simplement de fameux combattants. Et s'il avait posé la question à ses guerriers, il s'en serait trouvé un bon nombre à devoir, à leur extrême confusion, reconnaître qu'ils se tenaient devant lui, bien vivants et le corps intact, pour avoir été dégagés et sauvés d'une mort inéluctable, au plus violent des combats, grâce à l'intervention des forgerons en armes. Ceux-là avaient pu constater la virtuosité de leurs sauveurs. Malgré leur origine, ils se servaient de leurs lames comme des vétérans.

A ce moment-là, il en était sûr, aucun de ces rescapés n'avait songé à s'inquiéter ou à s'enquérir de la caste de celui qui lui rendait la vie. Le danger passé, ils avaient réagi différemment, certains reconnaissants, d'autres honteux. A la fin, chacun avait convenu de dire qu'il avait été sauvé par ses compagnons... Le mot était lâché. Le patriarche des forgerons ne l'avait pas oublié... et il aurait garde de ne jamais en perdre le souvenir. Kleworegs comprenait, et ne pouvait maintenant plus lui reprocher, cet insultant dénombrement. Il avait gagné au combat le droit de l'effectuer.

Kleworegs réfléchit encore. S'il lui avait fallu y penser aussi longtemps pour trouver une excuse aux paroles de Pewortor, et se rappeler les actions guerrières des auxilliaires, il était probable que les autres seconde caste n'y songeaient plus guère, ou les avaient complètement oubliées. Ils auraient sûrement, même et peut-être surtout ceux qui avaient été sauvés par ces forgerons baptisés par pudeur de caste « compagnons », rougi qu'on leur rappelle ce beau nom. Il signifiait trop, implicitement, une idée d'égalité avec eux, pour que leur mémoire l'ait conservé.

Kleworegs ressentait les mêmes sentiments. Lui aussi, en dépit de ce qu'il devait au maître forgeron, ne pouvait concevoir qu'il soit l'égal d'un guerrier. Il l'admettait encore bien moins pour les autres, envers qui il n'avait aucune reconnaissance particulière. Pour lui, seuls comptaient dans la société les *neres*, comme seuls comptaient dans le corps la tête et les membres, uniques éléments distincts et identifiables. Les forgerons n'étaient que des membres par raccroc comme les béquilles qui soutiennent les guerriers blessés, aux yeux des plus indulgents ou des plus fous ; du viscère ou de la tripaille pour les autres... et la tripaille ne se dénombre pas, elle est là, masse grisâtre et indifférenciée.

Les viscères et la tripaille permettent aussi à la tête et aux membres de vivre, mais ces derniers avaient une très forte tendance à l'oublier... Peut-être considéraient-ils cela comme allant de soi.

Kleworegs pensa qu'il faudrait un péril bien grand pour que le corps entier se sente un... Si de son point de vue et face à des non-aryens hostiles, Pewortor avait raison de les compter deux cents, il craignait qu'un jour vienne le temps d'un conflit entre *neres* et troisième caste trop ambitieux... Et quand il s'agirait de ne compter que les personnes, il savait quel serait son camp. Ils y seraient moins nombreux.

La petite armée allait lentement, avançant au rythme des pas entravés des ennemis prisonniers, à la recherche de tous les moyens de marcher et se fatiguer le moins possible. Nul ne songeait à le leur reprocher, et cette moindre fatigue escomptée était d'ailleurs tout à fait de l'intérêt de leurs ravisseurs. Un bétail, puisque tel était le statut du captif, exténué par les marches forcées s'use rapidement et bien inutilement.

L'idée d'épuiser leurs nouveaux prisonniers ne serait jamais venue à l'esprit de Kleworegs. Chef de guerre de l'expédition qui, au prix de mille périls, avait capturé ces hommes et ces femmes et leur avait volé leur liber-